

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT :

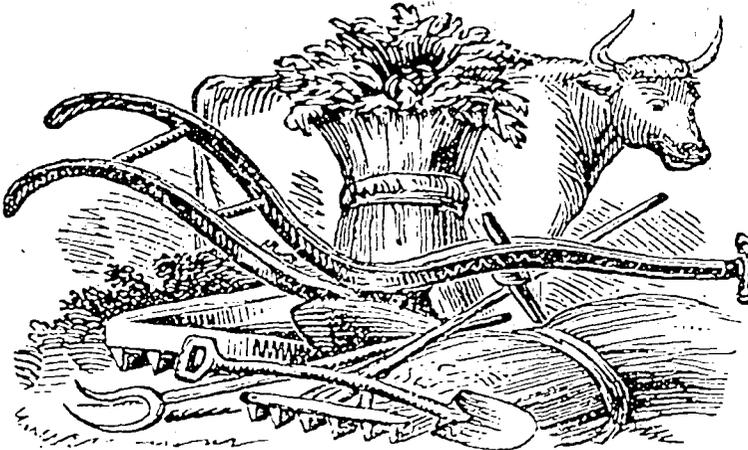
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Mis guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1e insertion, 10 cts. la ligne
2e " etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Écartons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Pirmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

A nos abonnés retardataires

Nous informons nos abonnés retardataires, qu'ayant à nous occuper personnellement du travail typographique dans notre atelier, nous n'avons pas actuellement le loisir d'adresser des comptes à chacun, et nous n'avons pas non plus les moyens d'employer un collecteur pour en percevoir le paiement. Que chacun de nos abonnés se pose la question suivante :



AI-JE PAYÉ MON ABONNEMENT
À LA

GAZETTE DES CAMPAGNES ?

Le reçu que chaque abonné doit avoir en main en rendra témoignage.

Que chaque abonné nous fasse parvenir ce qu'il nous doit pour abonnement, et au 1er avril nous serons en état de pouvoir augmenter la *Gazette des Campagnes* de QUATRE pages que nous consacrerons entièrement à la littérature, laissant les huit autres pages pour l'agriculture. Ainsi vous n'aurez pas à y perdre en payant immédiatement vos arriérés d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*.

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine

RACE SOUTHDOWN.

(Suite)

Aux caractères distinctifs que nous avons donnés du Southdown dans notre dernière causerie, pour être complet, nous ajoutons les suivants : Le Southdown est privé de cornes chez le mâle et chez la femelle. Il a toute la face et le bas des jambes d'un gris noirâtre assez foncé qui rend son apparence assez

caractéristique. Sa laine, courte frisée et très-tassée, lui couvre tout le corps, une partie des jambes de devant jusqu'en haut du genou et des jambes de derrière jusqu'en haut du jarret.

Les qualités les plus précieuses dont l'amélioration ait doué la race actuelle de Southdown sont une grande précocité et une grande facilité d'engraissement. Ainsi, autrefois, le Southdown n'avait terminé sa croissance que vers l'âge de trois ans; aujourd'hui il est prêt à être engraisé dès l'âge de quinze à dix-huit mois. Après un court engraissement, il donne 60 à 80 livres de viande. Cette viande est toute particulièrement estimée des consommateurs; et, les bouchers, pour prouver que la viande qu'ils offrent en vente est bien de la viande de Southdown, ont pour habitude de conserver le corps entier de l'animal avec le bas des pattes dont la couleur est caractéristique et de ne faire le dépeçage que sous les yeux des acheteurs.

Si l'on pousse plus loin l'engraissement, le Southdown peut assez facilement atteindre le poids relativement énorme de 160 et même 180 livres pour les quatre quartiers. En général, l'animal donne 62 livres de viande pour 100 de poids vif; c'est-à-dire que si un mouton engraisé de race Southdown pèse vivant 200 livres, il fournira 126 livres de viande pour les quatre quartiers.

Cependant, il faut reconnaître qu'en acquérant la précocité, l'excellente conformation et la grande aptitude à l'engraissement que nous lui voyons aujourd'hui, cet animal n'est plus ce qu'il était, sous le rapport de la sobriété, avant l'amélioration. Il lui faut maintenant, pour bien prospérer, les produits abondants d'une agriculture avancée pouvant fournir une nourriture riche et facile à trouver.

Cette exigence du Southdown, qui est d'ailleurs commune à toutes les races améliorées et le résultat même de l'amélioration, doit faire comprendre à tous les éleveurs qu'il ne peut y avoir de perfectionnement possible dans notre race commune de bêtes à laine sans une amélioration radicale de notre système agricole et de l'alimentation des animaux. C'est ce qu'a fait Ellman pour ses Southdown, il a d'abord rendu sa culture plus riche, il a obtenu des produits plus abondants, puis il a

amené insensiblement ses moutons à un état de perfection très-avancée. C'est également ainsi qu'a agi Jonas Webb, sa culture était riche, plus riche même que celle d'Ellman, aussi l'amélioration qu'il a fait subir aux Southdowns a-t-elle été poussée beaucoup plus loin. C'est la seule manière vraiment rationnelle d'opérer, et c'est en vain que nous nous livrerons à des dépenses énormes, pour l'achat des béliers reproducteurs les plus parfaits et les plus propres à améliorer notre race, si nous ne perfectionnons pas notre système de culture et l'alimentation de nos bestiaux. Souvenons-nous toujours du vieux principe : Améliorons la culture, puis perfectionnons notre bétail.

Néanmoins, malgré la diminution de sa sobriété et de sa rusticité, la race de Southdown est encore de toutes les races perfectionnées par les éleveurs anglais, la moins exigeante sous tous les rapports; et, quoiqu'elle profite admirablement sur les pâturages riches et succulents, elle est certainement la plus résistante à la pénurie accidentelle de nourriture convenable.

Qu'il soit bien entendu cependant que, si la pénurie arrive pendant la gestation des femelles ou lorsque les agneaux sont dans le premier âge de leur croissance, cette pénurie aura un très-mauvais effet sur le développement des jeunes animaux et qu'ils ne pourront pas plus tard atteindre la taille ordinaire des sujets adultes de la race. Cela se conçoit parfaitement : lorsqu'une femelle en état de gestation reçoit une alimentation insuffisante, la majeure partie des sucs nutritifs est employée pour les besoins immédiats de cette femelle, par exemple pour réparer les pertes qu'elle fait par la respiration et la transpiration de la peau et aussi pour servir à la formation de la laine. De sorte que le jeune sujet qu'elle porte ne reçoit qu'une alimentation très-faible. Il sera donc petit lors du part; mais, si alors même la pénurie continue, toute sa première croissance sera lente et il ne pourra jamais plus tard reprendre le temps perdu, même au sein de la plus grande abondance. C'est dans le jeune âge surtout que les animaux demandent à être bien nourris, si l'on veut que leur développement soit complet et rapide.

Les races les plus perfectionnées possèdent, dans la précocité, une des qualités les plus précieuses et les plus propres à rendre leur exploitation lucrative; mais cette qualité ne se soutient qu'au moyen d'une alimentation convenable. Le défaut de cette alimentation annule presque les heureux résultats de la précocité et les animaux ainsi négligés n'ont guère plus de valeur que les sujets ordinaires de nos races rustiques et souvent ils descendent au-dessous. Néanmoins, comme la race Southdown est grande marcheuse, il faut que l'herbe soit bien rare, si le pâturage ne peut lui fournir une alimentation au moins suffisante. "Il n'est pas rare, dit M. Eug. Gayot, de voir dans les dunes les éleveurs conduire journellement leur troupeau à des pâturages situés à $\frac{1}{2}$ de lieue et plus, et les ramener le soir au parc, sans qu'il en résulte d'inconvénients appréciables."

Les importations de Southdowns que les éleveurs canadiens ont fait depuis quelques années prouvent que cette race peut parfaitement résister sous notre climat. Partout où l'alimentation est convenable, le succès est complet; pourvu qu'on la tienne sur un sol analogue à celui où elle vit dans son pays natal. Identifiée avec le sol sec des dunes du sud de l'Angleterre, la race de Southdown ne peut s'entretenir en bonne santé et conserver toutes ses qualités que sur les terrains exempts d'humidité. Le cultivateur qui n'aurait à mettre à la disposition de ses moutons que des pâturages humides et mal assainis ne réussirait nullement avec les Southdowns. Dans cette situation, les New-Leicesters profiteraient mieux et devraient par conséquent être préférés.

La laine du Southdown est de longueur moyenne à mèches

carrées. La toison est fermée, ce qui a l'heureux avantage d'empêcher les corps étrangers, tels que brins de paille et de foin de s'introduire dans la laine et de la salir; aussi la laine est-elle toujours très-propre. Le brin dans son état naturel mesure environ un pouce et demi de longueur; mais comme il est très-frisé, sa longueur ordinaire lorsqu'on l'étire atteint ordinairement quatre pouces. Malgré son apparence tassée, la toison est très-légère relativement à la taille de l'animal.

"Quant au poids de leur toison, dit M. Eug. Gayot, il n'est que d'environ trois livres et demie pour les animaux nourris sur les dunes; mais ceux qui vivent dans les pâturages des terres basses fournissent trois livres et trois quarts à cinq livres et demie de laine. Il est bien entendu que nous parlons ici de laine lavée à dos. Selon M. de la Tréhonnois, Jonas Webb obtenait habituellement de ses brebis cinq livres de laine et huit livres de ses béliers."

Ces derniers rendements sont certainement très-élevés si l'on considère la finesse et le peu de longueur de la laine. Bien peu de nos moutons rustiques peuvent atteindre ce chiffre.

Race du Hampshire.—La race du Hampshire ou comme l'on dit plus généralement chez nos éleveurs canadiens la race de *Hampshiredowns* est de formation toute récente. Les créateurs de cette race suivirent une marche bien différente de celle qu'Ellman et Jonas Webb avaient adoptée dans la formation de leurs Southdowns. Ils eurent recours au métissage, tandis que, nous l'avons déjà dit, les Southdowns améliorés furent créés par la sélection.

Le métissage est, après la sélection, le moyen d'amélioration le plus apte à amener le succès dans la création d'une race. Quoique de formation récente, le *Hampshiredown* possède la fixité suffisante pour mériter le nom de race. Il transmet sûrement à ses descendants ses caractères et ses qualités et comme tel on peut le considérer comme définitivement établi.

Il y a environ soixante ans, les éleveurs du Hampshire firent des croisements entre les *Wiltshire-Creols* et les *Berkshire-Notts*. La première de ces races se remarquait surtout par ses cornes fortement contournées autour des oreilles comme chez les mérinos; cette race est aujourd'hui éteinte. La seconde était également pourvue de cornes, sa tête était ordinairement noire, quelquefois mouchetée; c'était, après les anciens Leicesters la race de bêtes à laine de plus grande taille de l'Angleterre. Il y eut en outre une forte infusion du sang Southdown.

Après quelques croisements ou plutôt alors même que ces croisements avaient lieu, les éleveurs eurent recours à la sélection et lorsque le sujet qu'ils obtenaient ainsi eurent atteint un degré d'amélioration suffisant, ils abandonnèrent tout croisement et continuèrent le perfectionnement au moyen de la sélection pure et simple. Ils ont donc fait du métissage dans toute l'acceptation du terme. Cette sélection rendit la race fixe, augmenta ses qualités et se continue encore en ce moment avec des succès remarquables.

Les cornes qui ornaient ou plutôt qui déshonoraient la tête des deux races auxquelles le *Hampshiredown* doit sa création sont maintenant complètement disparues, ce que l'on attribue en majeure partie à l'influence du sang Southdown. La taille des moutons améliorés du Hampshire est plus élevée que celle des Southdowns, mais elle l'est moins que celle des *Berkshire-Notts*. Elle tient le milieu entre ces deux races.

REVUE DE LA SEMAINE

Le 11 du courant les jeunes élèves du Collège de Ste. Anne, faisant partie de la société Saint Louis de Gouzague, ont donné une séance à laquelle ont assisté plusieurs messieurs du

clergé. Après le discours d'ouverture, ont eu lieu les promotions d'usage et une distribution de prix aux élèves les mieux méritants. Un certain nombre de thèses, versions et amplifications ont ensuite été lus; quelques fables ont aussi été déclamées, puis la séance s'est terminée par un dialogue anglais entre cinq élèves qui se sont bien acquittés de leur tâche. Le chant et la musique, qui sont de toutes les fêtes au Collège de Ste. Anne, n'ont pas fait défaut en cette circonstance, et ont été goûtés comme toujours.

Les travaux et les succès de la jeune société Saint Louis de Gonzague lui font véritablement honneur, comme l'a déclaré M. le Supérieur dans les quelques mots de félicitations qu'il lui a adressés. Il ne lui reste plus qu'à persévérer pour atteindre le but qu'elle se propose et intéresser toujours ceux qui ont l'avantage d'assister à ses séances.

On répète en plusieurs endroits qu'un volcan menace de surgir sur le côté nord. La chose est possible mais pas du tout probable. Les légères secousses de tremblement de terre y ont été très-fréquentes depuis le 20 octobre; mais nul autre phénomène extraordinaire ne s'y est fait remarquer.

Le bombardement de Paris, commencé le 31 décembre, a continué depuis lors, bien qu'à certains jours il se soit ralenti. Quelques dépêches disent qu'il réussit bien et que même il a causé d'assez sérieux dégâts. Quoique assiégé, et même bombardé, Paris ne semble guère disposé à admettre que la justice de Dieu passe sur lui. S'il l'admettait, on pourrait le regarder comme sauvé; mais, loin de là, des manifestations révolutionnaires, des émeutes éclatent dans son sein. Ce qui attriste davantage, c'est qu'en ces tristes jours l'impie y élève encore la voix et hurle d'horribles blasphèmes. Paris se fie en son courage et en d'immenses travaux de défense qui le protègent; mais il a beau être résolu à lutter jusqu'à la fin, son courage, les prodiges de valeur, son habileté et son industrie ne le délivreront pas de la main de ses ennemis s'il refuse de reconnaître qu'il a péché et d'en faire sincèrement pénitence. Le Dieu, qu'il a outragé et qu'il outrage encore, est le Dieu des armées, le seul qui donne la victoire. Par lui la faiblesse devient force et opère des merveilles. La victoire est si bien entre ses mains que, sous sa protection, quelques centaines de braves écrasent d'innombrables armées, et que les cités les plus puissantes tombent en leur pouvoir.

L'orgueil humain ne veut plus aujourd'hui reconnaître ces vérités qui se lisent à chaque page des divines écritures, et que des faits nombreux et mémorables viennent confirmer. Il prétend que Dieu n'a rien à voir dans les affaires de ce monde, que la prudence, la sagesse, l'habileté humaines doivent seules le diriger, et il ne s'appuie que sur elles. Depuis longtemps cependant ceux qui ont des yeux pour voir sont convaincus que cette prudence, cette sagesse, cette habileté n'entraînent que des mécomptes et n'enfantent que des désastres. Dieu a créé tout ce qui existe, il en est le souverain maître et nul ne saurait se soustraire à sa domination. Il a tout fait avec ordre et sagesse, et il a donné aux hommes des lois qui nécessairement doivent être respectées. C'est donc en vain que les hommes s'agitent dans le dessein de lui échapper, de ne pas se soumettre à ses lois. Jamais ils ne parviendraient à découvrir des voies où l'on ne rencontre pas Dieu. Il faut bon gré mal gré qu'ils le rencontrent sur leur chemin; s'il ne vient pas à eux comme protecteur pour les couvrir de sa miséricorde, il viendra comme juge irrité, tenant à la main les balances de sa justice et les foudres de sa vengeance. Et quand on a lussé la miséricorde de Dieu, qu'on l'a méprisée et que sa justice seule s'exerce, on paie jusqu'à la dernière obole. Les peuples ont oublié ces vérités, ils les apprendront sous les coups.

Vouloir faire des affaires sans Dieu, c'est ce qu'on appelle le

naturalisme. Or, le naturalisme qui bannit Dieu de la société, de la famille, de l'éducation, de l'enseignement soit littéraire soit scientifique, qui fait des lois sans Dieu, de la politique sans Dieu, des constitutions sans Dieu, règne aujourd'hui dans le monde civilisé. C'est là la grande erreur contemporaine, la plus monstrueuse de toutes les erreurs; elle les résume toutes. C'est à elle que le saint Concile du Vatican a déclaré la guerre en premier lieu. La France révolutionnaire, qui est la France officielle, professe cette erreur depuis plus d'un siècle. Elle a, autant qu'elle l'a pu, renié son baptême, car qui nie que l'homme ait été placé dans l'ordre surnaturel et qu'il doive agir en tout surnaturellement, renie son baptême; elle l'a, suivant l'énergique expression du grand catholique français, M. L. Veuillot, gratté de son front. Ce crime, elle l'expie, et n'a pas fini de l'expié, en recevant, quoiqu'elle fasse, le baptême de sang. "Que n'étais-je là avec mes Frères," disait Clovis frémissant au récit de la passion de notre adorable Sauveur? Quand la France officielle retrouvera ce sentiment dans son cœur, elle redeviendra la noble et forte France, ses malheurs seront finis.

O prudence, ô sagesse humaines! Vous n'avez cherché d'appui qu'en vous-mêmes! Vous comptiez aller à la victoire, au triomphe, à l'affermissement d'un ordre de choses anathématisé par Jésus-Christ, et vous vous êtes livrées au fouet des vengeances divines! Que vous êtes peu de choses, et que malheureux sont les hommes qui s'acharnent, malgré la connaissance qu'ils ont de votre inuité, à vous rendre un culte! Ils sont nombreux ces hommes et on les rencontre souvent là où il est surprenant de les rencontrer.

Nous revenons souvent sur ces considérations, parce que le Canada a besoin, et plus qu'on ne le croit généralement, de profiter de la leçon que Dieu donne au monde en châtiant la France. Toutes les mœurs, qui ont attiré sur elle la colère d'En Haut, ont eu leur écho, plus ou moins affaibli, en Canada. Le naturalisme ne nous est pas étranger; il nous a été prêché, il vit même et il a pris corps dans les faits. Il suffit de regarder un peu attentivement autour de soi pour le reconnaître. Travaillons donc de toutes nos forces à le faire disparaître, si nous ne voulons pas qu'il nous conduise aux abîmes.

Voici comment un correspondant du *Times*, écrivant en date du 5 décembre, rend compte de ce qu'il a vu sur un champ de bataille entre Villiers et Brie:

"Un des premiers grands groupes de cadavres que je rencontrai, était composé de 60 soldats français. Quelques Saxons et Wurtembergeois étaient étendus autour d'eux; mais les Allemands avaient déjà emporté et enterré la plupart de leurs morts. Le centre du groupe était formé d'une ligne serrée de 46 hommes: on n'aurait pas pu introduire un autre corps dans leurs rangs; ils étaient tombés côte à côte, comme ils se tenaient sous le feu. Il était péniblement évident que beaucoup d'entre eux n'étaient pas morts instantanément.

"Ils avaient probablement vécu plusieurs heures sans une main pour leur porter secours, glacés par la neige qui tombait. Un pauvre garçon était couché sur sa figure; il avait reçu deux coups de fusils; il s'était en partie deshabillé, et était mort avec une main sur chacun des trous de balle. Plusieurs avaient retiré leurs sacs et les avaient placés sous leurs têtes, et sur cet oreiller, avaient rendu le dernier soupir. D'autres avaient leur gourde serrée dans une main, mais n'avaient pas pu retirer le bouchon, et étaient morts sans pouvoir humecter leurs lèvres, dans leur agonie.

"Quelques-uns, dans leurs souffrances, avaient enterré leur figure dans la terre, puis l'avaient retournée vers le ciel, souillée de sang et de poussière, avant d'expirer. D'autres étaient morts dans l'attitude de la lutte, avec leurs poings serrés. Peu étaient

couchés sur le côté ; ces derniers avaient leurs sacs sous leurs têtes. Il y avait des hommes sur la figure de qui rayonnait le sourire d'un enfant ; leurs traits ressemblaient à un bel ouvrage de cire.

L'expression des autres était d'une angoisse terrible ; tous leurs traits étaient contractés ; leurs genoux touchaient leur estomac, et les ongles de leurs mains avaient traversé la paume.

Par derrière, par devant, et autour de ces 46 morts, il y en avait d'autres, Saxons et Français. Un d'eux avait reçu une blessure terrible à la figure ; il avait rentré ses mains dans ses manches pour les tenir chaudes ; son képi était tombé, et le sang avait congelé ses cheveux en une masse solide. Près de lui était un autre qui avait pris un bi-cuit dans un sac, et sa gourde auprès de lui, il avait goûté aux deux. Plusieurs des blessés avaient leurs mains jointes comme pour prier ; près d'un, j'ai trouvé une petite statue en plâtre de la Vierge ; une balle en avait cassé une partie. Les chassepots, les fusils à aiguille étaient dans les mains de beaucoup de morts, reposant entre les bras et le corps.

Victor-Emmanuel n'a pas cru devoir rester plus d'une journée dans Rome.

Le prince Amédée, fils de Victor-Emmanuel, est allé à la Chambre des Cortès le 3 janvier où il a prêté le serment comme roi d'Espagne.

Le maître d'école et l'agriculture

Un maître d'école d'Irlande rend un compte détaillé de sa culture sur deux arpents de terre, avoisinant sa maison d'école. Il a vingt écoliers, auxquels il donne chaque jour, de neuf heures à midi, des leçons d'écriture, de calcul et de religion. Chacun des élèves lui donne deux sous par semaine pour aider à la souscription de trois journaux agricoles maintenus par le Conseil agricole, et à l'achat de quelques volumes traitant d'agriculture, qui font l'objet d'une lecture spéciale tous les jeudis de l'après-midi ; ils donnent de plus trois heures de travail par jour, de deux heures à cinq heures après-midi. — Il cultive deux arpents, et nourrit à l'étable trois vaches, une génisse, un veau, des porcs. — Pour une si petite exploitation, il a construit deux citernes à purin qui, dit-il, lui ont rendu de grands services. — Exprimons en passant un regret, c'est qu'on ne sache pas ici, tout le parti qu'on peut tirer des fosses à purin. — Les élèves, en faisant prospérer par le travail cette petite culture, y puisent non-seulement une instruction suffisante, mais ils peuvent encore s'y initier aux bonnes pratiques agricoles, et deviennent des agents de culture recherchés par les fermiers.

Nous recommandons à l'attention des hommes spéciaux ce plan d'organisation, qui serait, nous le pensons, d'une application bien facile dans nos campagnes. Il y a là, pour nos législateurs et les membres du Conseil agricole, un modèle à consulter. — Que ne peut-on pas faire pour l'agriculture quand on sait en connaître toute l'importance. Ce serait bien peu de sacrifier une ambition personnelle, dans l'unique but d'assurer à l'agriculture une plus grande prospérité.

Les patates fermentées pour l'engraissement des animaux

Les aliments fermentés donnent en général de très-bons résultats, lorsqu'ils sont convenablement distribués aux animaux ; la digestion des substances crues et compactes devient ainsi beaucoup plus facile ; d'un autre côté, certains résidus, qui seraient complètement perdus, peuvent être utilisés avec avantage. On assure même que la fermentation, bien conduite, constitue certaines matières élémentaires dans de telles conditions

que non-seulement elles deviennent plus aptes à nourrir les vaches laitières, mais qu'elles contribuent à rendre meilleure la qualité du lait ; ce résultat a été obtenu avec des patates mélangées dans un cuvier avec du son, et soumises à la fermentation. Voici d'ailleurs comment on procède :

Pour augmenter la quantité du lait de la vache, on passe d'abord les patates au coupe-racines pour les diviser, on en forme un premier lit au fond du cuvier, on place ensuite un lit de son et on procède de la même façon jusqu'à ce que le cuvier soit plein ; on couvre alors le vase, et on maintient la température du lieu au-dessus de 10 degrés.

La fermentation arrive ordinairement au bout de quarante-huit à soixante heures. Les matières ainsi traitées exhalent une odeur alcoolique agréable et assez forte. Le moment est favorable pour les donner aux vaches, qui en sont très-friandes, et on assure que leur lait est supérieur à celui qu'elles fournissent lorsqu'elles mangent même de l'excellent fourrage.

On peut d'ailleurs pratiquer ce mélange avec toutes sortes de racines, même avec de l'herbe verte passée au hache-paille ; les résultats seront incontestablement plus ou moins satisfaisants suivant que les matières employées seront plus ou moins nutritives. Il n'y aurait souvent pas d'inconvénient à ajouter au mélange de la paille hachée, vestiges de muïs ou autres débris de la ferme qui sont le plus souvent perdus. Ce procédé entraîne peu de main-d'œuvre, ne revient par conséquent point à un prix trop élevé, et nous avons été témoins de succès attestant qu'il peut être employé avec grand avantage, puisqu'il présente de sérieuses économies tout en nourrissant le bétail dans les conditions les plus satisfaisantes. — L. DE VAUGELAS.

De l'eau chaude et de la fermentation comme moyens de ménager les fourrages

En un temps de pénurie de fourrages, il importe que tous les moyens qui peuvent procurer une économie réelle dans la consommation soient non-seulement indiqués, mais expliqués avec assez de détails pour que ceux qui ne les auraient pas encore mis en pratique puissent les utiliser sans tâtonnements. Dans ce but, nous ne pouvons faire mieux que de transcrire ici quelques alinéas d'un ouvrage justement estimé :

« Lorsqu'on n'a pas une grande provision de foin et de racines et que l'on est obligé d'avoir recours à la paille, il est très-avantageux de faire couper, avec un hache-paille, la paille et le foin ; ainsi hachées, ces matières deviennent plus mangeables et plus faciles à digérer. Les frais que nécessite cette méthode se trouvent amplement compensés par les avantages que l'on en retire, surtout lorsqu'on peut faire mouvoir le hache-paille par la force d'un filet d'eau ou par des animaux. C'est lorsque le foin renferme beaucoup d'herbes à tiges dures et épaisses, lorsqu'il a été avarié par le mauvais temps ou aussi lorsqu'on veut mélanger les fourrages-racines avec du foin et de la paille, qu'il est principalement nécessaire de faire hacher les fourrages secs ; cela est encore indispensable pour les fourrages destinés à être échaudés ou à être soumis à la fermentation.

« Pour échauder ou met les balles, les racines, les grains égrugés, les tourteaux, les drèches, les cosses de colza, la paille et le foin hachés, le tout ensemble dans une cuve ou un tonneau défoncé ; on y verse de l'eau chaude assez pour que les matières en soient suffisamment mouillées ; c'est ainsi qu'on laisse toujours tremper ce mélange d'un repas à l'autre, afin qu'il puisse se refroidir, car il ne doit jamais être donné chaud. Il est important, du reste, d'observer la plus grande propreté pour les tonneaux et les cuves, afin qu'il ne s'y trouve point d'acidité.

« La cherté du combustible à faire ressortir dans ces derniers temps les avantages de la fermentation pour préparer une espèce de soupe, méthode plus économique que celle qui exige l'emploi de l'eau chaude et pouvant conduire au même but ; par les bons résultats qu'elle a donnés dans beaucoup d'exploitations où le manque de fourrage s'est fait sentir, elle mérite en effet d'être

généralement connue. Cette opération se fait dans des cuves ou des tonneaux ou aussi dans l'air de la grange ou dans un compartiment spécial. A cet effet on prépare un mélange de foin et de paille hachée, de balles de grains, de racines et de sel; on humecte le tout avec de l'eau froide, de manière que toutes les parties soient suffisamment trempées; alors on pétrit bien la masse, on en remplit des tonneaux ou des cuves en tassant fortement avec les pieds et l'on ferme avec un couvercle. Cette masse s'échauffe plus ou moins vite, selon la température extérieure, de manière à pouvoir être consommés au bout de deux à trois jours. La chaleur qui s'en dégage est tellement forte que les patates y sont comme cuites. Lorsque la quantité contenue dans un tonneau suffit pour le nombre de bestiaux qu'on a à nourrir tous les jours, on en établit trois pareils, dont un se vide et se remplit successivement chaque jour, pour rester plein les deux autres jours et en fermentation, en attendant que son tour revienne; on peut ainsi continuer cette alimentation sans l'interrompre. Pour rendre le procédé plus simple encore, on opère dans l'aire ou dans le compartiment à fourrage. A cet effet, on arrose le mélange de tous les côtés avec de l'eau froide, au moyen d'un arrosoir; on pétrit comme il le faut, on entasse en piétinant fortement; la fermentation arrive bientôt et au bout de 2 à 3 jours ce fourrage est également à point. Lorsque cette nourriture a été bien soignée, et qu'il ne s'y est pas produit de moisissure, ce qui n'arrive que lorsqu'on a trop humecté, les bestiaux s'y habituent facilement et finissent par la préférer aux fourrages secs. Cette méthode a surtout pour avantage de mettre les nourrisseurs à même, lorsqu'il y a pénurie de foin ou de cherte, de faire consommer beaucoup de paille à leur bétail sans que celui-ci maigrisse et sans qu'il y ait diminution de lait; car on est d'accord pour considérer cette espèce de fermentation comme propre à développer des matières nutritives dans les substances qui en fermentent peu, ce qui les rend plus profitables et plus faciles à digérer. Avec ces coupes fermentées, les bestiaux restent alertes, bien nourris et se conservent en parfaite santé. Les exploitations qui en ont fait usage ont pu nourrir chaque pièce de bétail avec une valeur en foin proportionnelle de 8 à 9, aussi bien que si elles avaient employé 11 à 12 de fourrages secs. Dans une exploitation entre autres, on a pu, dans l'espace de six semaines, économiser le fourrage nécessaire pour une semaine entière, sans ressentir aucune diminution de lait, et sans que les bœufs de travail en aient été affaiblis.

Cette dernière méthode, qui consiste dans l'emploi de la hachepaille et de la fermentation, bien connue et appréciée en Angleterre, doit être surtout recommandée: elle permet d'utiliser toute espèce de fourrages et en augmente la valeur d'un sixième; elle n'a contre elle que la difficulté de faire adopter un changement quelconque dans les habitudes des serviteurs surtout s'il apporte un surcroît de travail; mais aujourd'hui les circonstances sont impératives et il serait déplorable que le mauvais vouloir ou la négligence fit échouer un moyen dont le résultat avantageux est assuré.

Travaux du mois de février

Février ressemble beaucoup au précédent et les travaux qui doivent y avoir lieu sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons vu en Janvier.

Revue des fourrages.— Il est encore bon pendant ce mois de faire la revue des fourrages. Le foin acquiert à cette époque un prix très élevé, mais, à moins d'en avoir une provision considérable, on ne doit pas se laisser tenter par ce prix. Si la saison rigoureuse se prolongeait et retardait la croissance de l'herbe, on se repentirait des ventes de fourrages faites sans prévoyance.

Dans une ferme bien conduite, on devrait avoir des racines jusqu'en avril et même jusqu'en mai. Quant au foin, si l'on tient à conserver ses animaux en bonne santé, on doit en avoir une provision suffisante pour ne pas être obligé de toucher au foin nouveau avant la fin de novembre.

Battage des grains.— C'est vers la fin de ce mois que doivent se terminer tous les battages; mais, en ce qui concerne les grains destinés aux ensemencements le printemps prochain, lors même que l'on pourrait les battre avant cette époque, on ne devrait pas le faire à moins de circonstances particulières; parce que les grains se conservent mieux dans l'épi que dans les greniers, sans compter

que la paille est meilleure pour la nourriture du bétail immédiatement après le battage.

C'est aussi le moment où l'on se rend compte exactement du rendement des grains et des profits qu'on a fait dans leur culture. — J. D. S.

Petite chronique

— Le conseil du comté de Carleton, N. B., a unanimement voté \$100,000 en faveur de la construction d'un chemin de fer de Woodstock à la Rivière-du-Loup.

Hôpital dans les townships.— Nous lisons dans l'*Union des Cantons de l'Est*: On a jeté les fondations à St. Ferdinand d'Hautifax, comté de Mégantic, d'une institution qui sera la première du genre dans les Cantons de l'Est. C'est un hôpital que M. le curé Bernier fait ériger à ses frais et dépens et qui sera le refuge des personnes malades, infirmes et des vieillards pauvres.

— On parle, parmi nos hommes d'affaires, d'un projet qui ferait le Trois-Rivières un des principaux centres manufacturiers du pays. Il s'agirait de barrer le St. Maurice près de son embouchure, et de faire un pouvoir d'eau presque aussi puissant que celui que M. John Young rêvait d'établir à Montréal en barrant le St. Laurent. Naturellement il n'y a qu'une compagnie de capitalistes qui puisse songer à entreprendre des travaux aussi gigantesques.

— Il est question d'établir une banque pour les comtés de Bagot, St. Hyacinthe et Rouville. Le capital de cette nouvelle institution monétaire sera de \$200,000.

— Nous lisons dans le *Journal d'agriculture de St. Hyacinthe*: "N'oublions pas l'adage, *Ce qui est écrit reste, les paroles s'envolent*. Les conférences agricoles peuvent être très belles, mais l'effet en sera passager, tandis que le *Journal Agricole* sera lu et relu; et par là même produira un effet constant, ou sans cesse renouvelé. Ainsi un peu d'encouragement à celui-ci ne serait pas déplacé. Sur ce point d'ailleurs, tout le monde est d'accord, excepté, peut-être, en un certain endroit où les journaux d'agriculture ne sont pas probablement représentés comme ils doivent l'être."

Cet endroit est facile à indiquer: C'est au *Conseil Agricole de la Province de Québec*. Pourquoi ne pas montrer le mal franchement là où il se trouve? Les cultivateurs ont le droit d'être renseignés sur ce qui les intéresse. La création de conférences agricoles est une œuvre digne d'être applaudie; mais il ne faut pas croire que tout le bien qui peut être fait en faveur de nos cultivateurs peut dépendre uniquement des conférences agricoles, ou d'un seul journal agricole qui a le mérite de ne pas être suspecté par quelques membres du Gouvernement local formant partie du Conseil agricole. Il faut que les cultivateurs sachent reconnaître leurs véritables amis. Nous en signalerons quelques-uns à leur attention avant peu.

MM. Beauchemin et Valois, libraires de Montréal, viennent de publier une seconde édition du *Nouveau Cours de langue anglaise selon la méthode d'Ollendorff*. Cette édition a été revue et corrigée avec soin. Ce traité peut être considéré comme parfait.

Ceux qui ont enseigné suivant la *Méthode d'Ollendorff*, s'accordent à dire qu'elle est préférable aux autres méthodes. Une expérience de trente années, en Europe et aux Etats-Unis, en est le témoignage. Nous recommandons fortement l'introduction de cet ouvrage dans nos écoles modèles.

RECETTES

La poudre de charbon pour la conservation des plantes

Les oignons sont d'une culture difficile dans les terrains bas et humides, car ils sont le plus souvent détruits par une espèce de moisissure qui s'attache à leurs racines; la tige prend alors la couleur d'un vert sale, passe au jaune, et les feuilles se flétrissent. La poudre de charbon de bois est employée avec succès pour guérir ce mal. On étend sur le terrain destiné à la culture des oignons une couche de un demi-pouce à un pouce de cette poudre avant de semer la graine, mais après avoir préparé avec

les soins ordinaires la terre, dont on remue ensuite légèrement la surface, afin d'y mêler le charbon.

Moyen pour détruire les insectes qui font périr les jeunes oignons

Les pucerons et autres insectes si nuisibles aux oignons sont entièrement détruits par le procédé fort simple que nous indiquons le Dr. Drev, de Vermont.

C'est l'usage de l'eau bouillante qui détruit la larve des insectes sans causer de dommage à la végétation. Le Dr. Drev avait essayé tous les moyens ordinaires, la chaux, la cendre, le sel et le plâtre, sans succès, lorsqu'il arrosa chaque rang d'oignons, lorsqu'ils n'avaient que 4 pouces de hauteur, avec de l'eau bouillante sortant d'un canard en pleine ébullition. Le résultat fut que ces oignons eurent de suite l'apparence brillante que leur donne une averse du mois de mai, qu'il ne perdit aucune de ses plantes et qu'il obtint la plus belle récolte d'oignons que l'on puisse désirer.

On dit même que l'eau bouillante peut s'employer efficacement sur les arbres fruitiers pour détruire la larve des chenilles et autres insectes nuisibles.

Moyen pour empêcher les chancres de se produire sur les pommiers

Pour empêcher les chancres de se produire sur les arbres fruitiers, ainsi que les rejetons qui poussent au pied des arbres, il faut autant que possible étudier, dès la pépinière, le tempérament des sujets et leur adapter une greffe analogue, c'est-à-dire, si la sève est hâtive, choisir une greffe hâtive; si elle est tardive, une greffe tardive. Par ce moyen on prévient les hourellets ou engorgements qui se forment en collet et qui donnent presque toujours naissance à des gourmands, à des pousses sauvages, et se terminent souvent par des chancres. Lorsque les deux sèves sont analogues, c'est-à-dire toutes deux hâtives ou toutes deux tardives, leur marche est uniforme, leur circulation s'établit parfaitement et du même pas; elles n'éprouvent point dans certaines parties du végétal de ces retards qui, en détruisant la régularité de leur marche, sont la cause de la formation de ces bosses, de ces nœuds qu'on remarque souvent le long du tronc des arbres, et qui, plus tard, deviennent le siège des chancres.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLIII

Le serment du fils de Daho.

(Suite.)

— C'est lui, s'écria Jagnarita; et, se levant d'un bond, elle regarda avec avidité vers la draperie qui cachait la porte; C'est lui!

Comme ces mots s'échappaient de ses lèvres, la porte s'ouvrit, la draperie se souleva, et, le sourire sur ses lèvres pâles, Rodophe Mortagne entra dans l'appartement.

XLIV

Une consultation—Un coup de feu.

Le soleil tombait lentement derrière l'horizon, et les grandes ombres descendaient des montagnes dans la plaine, lorsque le docteur Narjal entra dans la chaumière de Mathieu le pêcheur.

Il fut accueilli avec cordialité par les nombreuses personnes qui s'y trouvaient réunies.

Le vieux docteur, que nous avons signalé dans l'un de nos premiers chapitres, et qui, quoiqu'il ne fût que chirurgien, était honoré du titre de médecin par tous les gens du village, était là, avec la pauvre idiote, à l'entretien de laquelle il avait subvenu lui et madame de Moidrey, depuis le jour où la tempête l'avait jetée sur cette côte hospitalière.

Le bon docteur ne s'était pas le moins du monde offensé de la proposition que lui avait faite Georges France, de laisser le docteur noir essayer son adresse sur la pauvre femme, quoique à vrai dire, il n'eût guère d'espérance quant au résultat.

Non-seulement le bon vieux médecin, dès que l'Indienne fut abritée sous le toit de Mathieu, lui prodigua ses soins, mais à son instigation, de Moidrey avait appelé à son aide plusieurs des plus habiles médecins de Paris.

La sentence portée par tous avait été toujours la même:—Incurable.

Ils avaient en partie remédié au mal occasionné par le coup, en ce sens qu'elle avait recouvré la parole; mais la raison, sans laquelle la parole n'est que le babil d'un enfant au berceau, était toujours absente.

Si ce nouveau docteur possédait quelque remède inconnu à ses confrères d'Europe, nul plus que lui, assurément ne se réjouirait de ses succès.

Lorsque le docteur Narjal entra, l'Indienne était assise sur une sorte de lit, les mains dans son tablier, et regardant vaguement devant elle. Tout à côté, contrastant par sa jeunesse et sa beauté, était Emma, et près d'elle, naturellement, était Georges France.

Le vieux docteur était en conversation animée avec le propriétaire de la chaumière, qui écoutait tout ce que lui disait son interlocuteur, avec une déférence respectueuse.

Dans une partie éloignée de l'appartement, et dans l'embrasure d'une fenêtre, était Betty, que Charlot avait sauvé des mains du menuisier de Pelham, et amenée en France. L'un et l'autre avaient traversé bien des aventures que nous aurions voulu raconter; mais la nécessité où nous étions de ne pas perdre le fil de notre histoire ne nous l'a pas permis. Contentons-nous de dire qu'ils étaient heureusement arrivés à Moidrey, et que Emma Kéradenc s'était faite la protectrice de Betty.

Cette dernière, les sourcils contractés, avait la tête penchée sur un livre. Ce livre n'était autre chose qu'une grammaire anglaise et française que Charlot lui avait apportée, le matin même, de la ville voisine.

Narjal, ou Kalu, comme nous pourrions l'appeler indifféremment, fut accueilli par Georges et le vieux médecin comme un ami, et ce fut dans les termes les plus élogieux que ce dernier le présenta à Emma.

Celle-ci tressaillit au son de la voix du docteur noir, et se rappelant vaguement d'avoir déjà entendu cet accent, elle regarda en face, à demi effrayée.

Mais Kalu le Serpent était un acteur trop habile pour permettre que les yeux d'une jeune fille pénétrassent le masque qu'il lui plaisait de prendre.

La mobilité étudiée de ses traits, et la barbe courte, épaisse, qui couvrait la partie inférieure de son visage auraient d'ailleurs défié l'examen d'un observateur plus soupçonneux.

Son regard calme et assuré soutint celui d'Emma; et celle-ci, convaincue que ses soupçons étaient sans fondements, baissa modestement les yeux.

Le vieux médecin s'avança alors avec beaucoup de courtoisie, et s'adressa au docteur Narjal.

Il lui expliqua, mais dans ce jargon technique que tant d'hommes de sa profession emploient pour déguiser leur ignorance et tromper leurs clients, les diverses particularités du cas qu'il avait à traiter.

L'os fracturé de la tête avait été soulevé, et le cerveau avait jusqu'à un certain point recouvré son action;—mais,—du moins telle était l'opinion du vieux docteur,—la raison était à jamais perdue.

— Il a été reconnu par quelques-uns des médecins qui l'ont vue, par des hommes qui, ayant longtemps résidé en Orient, sont une autorité sur ce point, dit-il, que cette malheureuse femme est originaire de l'une des îles de l'archipel Indien.

Le docteur noir, qui avait attentivement examiné l'Indienne, répondit par un signe de tête affirmatif.

— Cette femme est Javanaise, membre de l'une des tribus qui habitent les vallées formées par la chaîne de montagnes qui traverse l'île. Elle habite dans la partie sud, et sa tribu est la tribu de Saric.

— Vous la connaissez donc? s'écria Georges France.

— Je ne l'avais jamais vue, répliqua Narjal avec calme.

— Comment, alors, pouvez-vous parler avec tant de certitude? demanda le vieux docteur.

— Sa tribu est une de celles qui rendent hommage au grand Panatam-Daho. Moi aussi, je suis Javanais, et puis lire dans des

signes invisibles pour vous, la caste, haute ou basse, à laquelle elle appartient.

Narjal s'interrompit quelques instants pour reprendre l'examen des traits de l'Indienne.

Les yeux qui rencontrèrent les siens étaient sans expression ; — la figure resta immobile comme si elle eût été de bronze.

Le vieux médecin avait raison, — il devait avoir raison : le cas était sans espoir. Elle vivait, — mais la raison n'était pas là ! Telle était l'opinion exprimée par tout le monde.

Par tout le monde, excepté par le docteur Narjal.

Il se tourna vers le vieux docteur.

— L'histoire de cette femme, telle qu'elle m'a été racontée par M. France, est, en deux mots, celle-ci, dit-il : Il y a près de vingt ans, un navire s'est brisé contre cette côte ; personne n'échappa au naufrage, excepté cette femme et une petite fille de couleur blanche. L'enfant n'avait pas de mal ; mais les blessures de cette femme étaient telles, que, malgré les soins dont elle a été l'objet, la raison ne lui est jamais revenue.

— Justement, dit le vieux docteur ; et je puis ajouter que jamais on n'avait vu un cas aussi triste. Tout ce qu'on a fait n'a servi à rien.

Narjal sourit froidement, presque avec mépris.

— Les médecins de l'Occident, répliqua-t-il, ont trouvé la solution de bien des mystères ; mais leur science n'est que celle d'hommes qui ont pâli sur des livres. En Orient, nous n'avons d'autres livres que la nature, et c'est du sein fécond de la terre que nous tirons les drogues qui donnent la vie et la mort.

Il se tourna soudainement vers Georges et Emma.

— Qu'est-ce que vous désirez apprendre de cette femme ? leur demanda-t-il.

Ce fut Emma qui, de sa voix douce et musicale, répondit :

— Le nom de mes parents et le lieu de ma naissance ; avec son retour à la raison, s'évanouira le mystère qui m'environne.

Narjal réfléchit quelques moments, regardant alternativement la jeune fille dont le visage brûlait déjà d'espérance, et l'Indienne, qui chantait d'une voix lente et monotone.

— Pourquoi ne leur rendrais-je pas ce service, s'il est en mon pouvoir de le faire ? se dit-il. Le jeune homme est brave et honnête, — tandis que la perle qui dort dans le lit de l'Océan n'est pas plus pure que cette jeune fille sans nom. D'ailleurs, — et ses sourcils se contractèrent, — mon ennemi est le leur, et, en faisant leur bonheur, je rendrai mon triomphe plus complet.

Puis, s'adressant au vieux docteur, le Javanais dit d'une voix calme, ferme et si pleine d'assurance, que les assistants se prirent à espérer :

— Je suis prêt à faire l'épreuve. Si je ne réussis pas, — contre mon attente, — je ne ferai qu'ajouter un autre échec à la liste de ceux qu'on compte déjà.

Le vieux docteur s'inclina en signe d'assentiment.

— Personne, dit-il, ne se réjouirait plus que moi si le succès couronnait les efforts du docteur Narjal ; et si mes efforts pouvaient lui être de quelque utilité, je me mettrais tout entier à sa disposition.

— Tout ce que je demande, répondit le Javanais, c'est de ne pas être interrompu dans ce que je vais faire. Un mot, — bien plus, un seul geste, — pourraient empêcher l'effet que j'espère produire. Je ne fatiguerai pas longtemps votre patience. Bon ou mauvais, le résultat vous sera bientôt connu.

La promesse demandée fut donnée, et les spectateurs de la scène étrange qui allait se passer se retirèrent en silence dans l'autre coin de l'appartement.

L'Indienne était assise, le dos contre la fenêtre.

Près de la table, et à quelques pas d'elle, était le docteur noir. Les préparatifs furent bientôt faits.

Plaçant sur la table une sorte de lampe à esprit-de-vin, sur laquelle était fixée une coupe en cuivre d'un très-beau travail, Narjal Palluma, après avoir versé dans la coupe le contenu de plusieurs fioles qu'il tira d'une petite cassette en ivoire, dont les côtés étaient entièrement couverts en caractères cabalistiques.

Dès que la liqueur tombée des fioles commença à bouillir, par suite de l'action du feu, une forte odeur se répandit dans la chambre, et produisit sur les sens un effet étrange.

Après un laps de quelques minutes, durant lesquelles, on entendait distinctement le bouillonnement de la liqueur au milieu

du silence qui régnait, le docteur Narjal vida une nouvelle fiole dans la coupe, — puis, après celle-là, une autre, et puis encore une autre.

Tout en versant le liquide dans la coupe, sur laquelle la flamme continuait à brûler, il remua le mélange avec une cuillère d'argent, dont le manche ressemblait à un serpent, et en même temps murmura des paroles dans une langue inconnue de tous ceux qui étaient présents.

Au moment où il vida la dernière fiole, une vapeur rose s'éleva de la coupe, et formant un nuage épais, obscurcit pendant quelques minutes tout l'appartement, produisant, de fait, une obscurité artificielle.

Du milieu de cette vapeur opaque, se fit entendre la voix du Javanais, sur un rythme cadencé, mais dont la signification resta un mystère pour tout le monde.

Soudain, à l'étonnement général, une autre voix se mêla à la sienne, une autre voix accompagna son chant, d'un accent brisé, il est vrai, mais en suivant parfaitement la mesure donnée par le docteur.

Emma trembla et fut obligée de saisir le bras de Georges France pour se soutenir.

Elle avait reconnu la voix de l'Indienne qui avait pris soin de son enfance.

Elle allait l'appeler, s'élançant vers elle, lorsque le chant cessa, et du milieu des vapeurs sortit la voix claire et distincte du docteur noir :

— Fille ! dit-il, toujours en parlant dans la langue indienne, — Fille de Daho ! je t'ai chanté le charme connu des prêtres seuls de Yapara, le charme de Yapara, le vengeur, dont la colère est comme le souffle du volcan, le charme de Yapara, le protecteur et le sauveur, dont l'amour pour les noirs enfants de Java est comme l'eau qui tombe sur le feu dévorant et l'éteint, comme le vent qui chasse la peste de la demeure des hommes. Que ces mots magiques donc tombent comme une pluie douce sur ton cerveau, et, comme la brise bienfaisante, emporte les vapeurs malsaines qui obscurcissent ta raison.

Il tira de sa poche un papier plié, sur lequel étaient tracées des formes mystiques. Il le porta à son front, à ses lèvres, de l'air le plus convaincu ; puis, après l'avoir allumé à la lumière de la lampe, il le jeta dans la coupe.

L'effet, s'il ne fut pas magique, fut au moins des plus étonnants. Au lieu d'éteindre le papier, le liquide s'enflamma, et une langue de feu voltigea au-dessus de la lampe.

Alors, encore une fois, la voix du docteur Narjal rompit le silence :

— Éveille-toi ! fille de Java, dit-il, éveille-toi ! La main de Yapara, le dieu de nos pères, est sur toi ; éveille-toi et reviens de la terre des songes ; éveille-toi à la connaissance du présent, tandis qu'autour de toi flottent les spectres du passé.

(A continuer.)

AVIS

LES Exécuteurs testamentaires de feu Messire Ls. Parant, Cure de St. Jean Port-Joli, prient ses débiteurs de prendre des arrangements et ses créanciers de filer leur compte sans délai, afin de clore les affaires de la succession le plus tôt possible. S'adresser pour cela, sur les lieux, à M. Olivier Parant, un des exécuteurs testamentaires soussignés. La vente sera annoncée plus tard.

F. X. DELAGE, Ptre.

F. BUTEAU, Ptre.

O. PARANT.

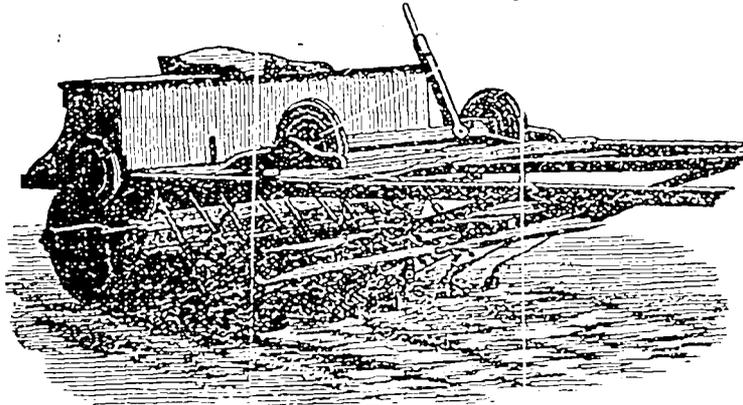
19 janvier 1871.

AVOINE DE NORVÈGE à vendre à Ste. Anne de la Pocatière, à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes ; à St. Jean Port-Joli, chez M. Octave Dubé, cultivateur. Ceux qui désirent se procurer de cette avoine pour semence, devront profiter du bon marché. Elle se vend 3s. 9d. par minot de 34 livres. Au printemps prochain, elle se vendra le double du prix actuel.

ATTENTION!!! SEMOIR ET HERSE COMBINÉS

De J. & S. VESSOT, patenté le premier novembre 1869.

LES amis du progrès se réjouiront d'apprendre que nous pouvons offrir aux cultivateurs une nouvelle machine à semer qui réunit tous les avantages possibles. Le "Semoir et Herse Combinés" peut semer, herse et rouler un arpent en moins d'une heure et opère aussi bien sur le travers que sur le long des planches. Cette machine sème, avec une régularité parfaite, le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, les pois, le sarrasin, la graine de mil, etc. Au moyen d'un régulateur, on met par arpent



la quantité de semence voulue.

Il est très-facile de se servir de cette machine ainsi qu'on peut s'en assurer en l'examinant. Nous en fabriquons à un ou deux chevaux. Nous les vendons à prix réduits et nous les garantissons. Pour plus d'informations s'adresser à J. et S. VESSOT, Joliette, province de Québec. Le juste prix de nos machines livrées à la manufacture est de \$100 pour celles à deux chevaux, et de \$80 pour celles à un cheval.

Premier prix à l'Exposition Provinciale.

Prix extra à l'Exhibition du Comté de Joliette.

Voici les certificats que nous ont donnés les personnes qui se sont servies de nos machines et qui les ont vu fonctionner :

Joliette, le 11 juillet, 1870.

Nous, soussignés, ayant fait usage du "Semoir et Herse Combinés" certifions avec plaisir que cette nouvelle et utile machine aratoire a fonctionné à notre entière satisfaction.

Le grain que nous avons semé avec cette machine est aujourd'hui bien plus beau, plus vert et plus égal que le grain que nous avons semé dans la même pièce par les moyens ordinaires, et cela pour les raisons suivantes : la semence qui n'est pas foulée par les pieds des chevaux, tombe dans de petits sillons tracés par une espèce de dents, lesquels sont refermés par d'autres dents semblables ; un rouleau qui passe ensuite aplanit le terrain ; de cette manière la semence est tout enterrée à profondeur égale et a, par conséquent, plus de force et d'accroissement.

PIERRE LAFORET, père,
PIERRE LAFORET, fils.

Voici, ci-dessous, les signatures de ceux qui se joignent à nous pour témoigner de l'utilité et des nombreux avantages de cette nouvelle invention.

JOSEPH MOLLE,
THOMAS MARCILE,
NOEL RONDEAU,
THOMAS RONDEAU,

SEWELL CLEMENTS,
J. A. VERNON,
GEO. GILMOUR,
ELIE COTÉ,

EDOUARD MIGÉ,
FRANCOIS LALIBERTÉ,
CHARLES DESMARETS.

Rivière-du-Loup (en haut), 14 juin 1870.

Nous, soussignés, certifions qu'après avoir fait un essai de la machine à semer, dites "Semoir et Herse Combinés" de J. et S. Vessot, patenté le 1er novembre 1869, et après avoir vu le grain levé, semé par la dite machine, qu'elle fonctionne très-bien, et remplit un vide depuis longtemps senti par l'agriculteur, remplissant toutes les conditions voulues au Canada, pour semer les grains, rouler le terrain, économiser le temps et la semence, et faciliter le travail.

F. A. GARCEAU,
C. P. LACHANCE,
MARC LAMI,

JULES LAMBERT,
WILBERT NEWHALL, pr. M. A.,
FÉLIX RICARD.

ED. CARON,
M. DOUDIER,
OLIVIER CROJETTIÈRE.

Ecole d'agriculture de Ste. Anne, 12 novembre 1870.

Nous avons expérimenté sur la Ferme du Collège de Ste. Anne le semoir de MM. J. et S. Vessot, et nous pouvons certifier que cette machine est ce qu'il y a de plus satisfaisant jusqu'à ce jour. Elle ne brise pas le grain semé très-régulièrement dans les terrains tout-à-fait irréguliers, l'enterre parfaitement et nivelle le terrain de manière à pouvoir faucher facilement l'année suivante.

ED. WILBROD TREMBLAY, Ptre., Directeur.
J. D. SCHMOUTH, Professeur.

Joliette, 17 décembre 1870.

Le "Semoir et Herse Combinés" de MM. J. et S. Vessot fut exhibé à l'exposition agricole du comté de Joliette au mois d'octobre dernier et fut essayé en présence des juges et du bureau de direction de la société d'agriculture du comté.

Cette machine possède l'avantage de semer avec une grande régularité, et d'enterrer à une profondeur égale, toutes espèces de grains qu'elle roule en même temps, les irrégularités du terrain ne faisant aucun obstacle à son fonctionnement.

Elle possède aussi l'avantage de semer la graine de mil et de trèfle au moyen d'un mécanisme spécial qui la fait tomber avec une grande régularité sous le rouleau, de sorte qu'elle n'est pas trop enterrée et se trouve dans une condition qui lui permet de lever facilement.

Le fonctionnement de cette machine a paru si parfait aux Juges et au Bureau de direction, qu'un prix extra fut décerné à MM. Vessot, pour cette machine qui est considérée, à bon droit, comme un instrument aratoire d'une grande utilité.

LOUIS LEVESQUE, Président,

GD. LANAUDIÈRE, Vice-Président,

ED. GUILBAULT, Secrétaire-Trésorier.